

Le ciel devint blanc et les premiers flocons de neige se ramassèrent sur les sapins. L'hiver chassa Nathan de la petite ville.

Mathilde demeura seule avec son désir, avec cette douleur qui lui tiraillait le ventre et lui faisait chaque nuit rechercher la fraîcheur des draps sur ses jambes nues. Elle délaissait le magasin, les deux A géraient toutes les affaires avec une efficacité redoutable. Souvent ils murmuraient, envisageaient d'acheter les pompes funèbres Da Silva un jour ou l'autre et se réjouissaient secrètement des bénéfiques acquis. Elle vendrait, ils le sentaient. Un beau matin la veuve partirait seule. Tous savaient comme elle s'était débarrassée du petit, les femmes se montraient les plus véhémentes, les hommes condamnaient eux aussi mais leur désir était soudain exacerbé par l'absence de l'enfant qui effaçait

la maternité rendant à Mathilde un corps de femme, que pas un d'entre eux n'aurait repoussé.

C'est vrai Mathilde changeait. Elle se montrait nerveuse, ce rouge qui lui venait aux joues dans les boutiques de la ville n'était pas celui de la honte, c'était une expression étrange qui rendait les yeux brillants et le regard insoutenable. Les vêtements noirs n'invoquaient pas le deuil, ils livraient le balancement du corps lorsqu'elle marchait tête nue sous la pluie ou la neige. Pertuis en oubliait de soulever son chapeau quand il la croisait, fasciné par la beauté inconnue qui émanait de Mathilde. Pourtant le silence se faisait autour d'elle et aucun des hommes, réunis au café le soir, n'avouait son envie de cette femme. La Rose n'était pas délaissée, au contraire, on la sollicitait au-delà de ses possibilités pour assouvir les fantasmes qui trottaient dans les esprits. Personne ne remarquait les cernes bleutés qui accusaient sa fatigue, personne ne regardait plus vraiment la Rose depuis quelque temps.

Mathilde ne percevait rien de tout cela, ni le mépris de certaines ni la convoitise de certains autres. Tournée en elle-même, murée dans les frontières de son corps, elle écoutait la vie cogner en elle à grands coups. Il lui semblait parfois devenir folle. Elle se gonflait, gorgée de sève comme un fruit mûr, dans ses rêves elle entendait le claquement

juteux que provoquerait une morsure sur sa chair, délivrant ainsi le plaisir, le laissant s'écouler par tous les pores de sa peau. Elle s'éveillait en sueur, affolée, étonnée de ne trouver aucune trace dentelée sur son corps. Elle luttait, s'appliquait à ignorer ce besoin d'un homme, s'obligeait à de longues marches dehors mais se retrouvait chaque soir seule dans sa chambre peuplée de fantômes. Elle s'apaisait, parfois, lorsque la nuit elle glissait furtive dans le magasin, fixant jusqu'à l'éblouissement tous ces objets qui appartenaient à la mort et lui accordaient un répit. Pour cette même raison, lorsque c'était possible, elle assistait à la toilette et à l'habillage des morts avant la fermeture du cercueil. Elle contemplait calmement les corps nus, habités de froidure, et pouvait sans frémir voir ce sexe recroquevillé, posé en haut des cuisses, dont l'inertie la soulageait de ses angoisses. Une chose inoffensive, à peine ridicule, et désormais incapable de donner du plaisir à une femme.

Enfant elle se souvenait avoir aperçu par l'entrebâillement d'un short un morceau de cette chair chiffonnée et rosâtre. L'homme, un ami de son père, paressait au soleil, assis jambes écartées, ignorant ou insouciant de cette vision qu'il offrait à l'enfant. Mathilde se sentait à la fois dégoûtée et fascinée, ses yeux revenaient sans cesse à l'endroit, espérant on ne sait quel changement de position qui

romprait la fascination. Un charme identique opérait en elle maintenant. Malgré sa solitude, des hommes frôlaient Mathilde. Jeunes ou vieux, beaux ou laids, elle ne pouvait s'empêcher de poser son regard au niveau du bassin, jusqu'à cette bosse vivante, plus ou moins visible sous le vêtement. Un léger picotement au creux du ventre, elle imaginait leur sexe, établissait le rapport avec leurs mains, et construisait une image différente selon qu'elles étaient larges ou effilées, poilues ou non. L'impression était nette, violente mais fugitive, sans doute indécélable aux autres.

Elle avait voulu Nathan parce qu'il était devenu étranger à la ville, parti il n'avait pas emporté avec lui la souffrance du corps de Mathilde. Désormais n'importe qui ferait l'affaire, la mémoire restituait presque intactes les étreintes avec Vic mais ne suffisait pas à remplir le ventre torturé de Mathilde qui avait perdu le cri.

Elle n'avait pas revu l'enfant, jamais. Pourtant elle savait qu'Angeline descendait une fois par mois en voiture avec Adrien pour les grosses courses. Le reste du temps elle se fournissait aux épiciers ambulants qui sillonnent la campagne.

Pour ne pas éveiller un souvenir au gamin, qui semblait pourtant ne pas en avoir, Angeline évitait

toujours d'emprunter la rue principale. Sous le regard inquisiteur des autres elle se redressait et refusait d'adresser la parole à quiconque. Une ou deux phrases échangées par les deux A à la boutique firent savoir à Mathilde que l'enfant portait des lunettes. Par retour du courrier elle reçut le chèque supplémentaire qu'Angeline lui renvoyait.